

nie féminin ; ses ondulations et ses échancrures sans fin : autant de débris à la ligne droite, sans parler de toutes les autres lignes imaginables. Le canon de proportions adopté pour les églises et les palais de telle ou telle génération ne s'applique pas nécessairement à la coupe des vêtements. Prenons les ordres classiques, ces fameux ordres célébrés par Vitruve : ils n'ont pas changé sensiblement entre le I^{er} et le IV^e siècle, pas plus qu'entre le X^e et le XIX^e ; l'architecte du nouvel Opéra, Charles Garnier, les a respectés, comme l'avait fait, quatre cent cinquante ans auparavant, Brunellesco, l'architecte de la cathédrale de Florence. Et pourtant, dans l'intervalle, que de révolutions dans le costume !

Cela n'empêche pas le costume de refléter à tout instant — avec la promptitude d'un instantané — les préoccupations du jour. Notre première enquête aboutit donc à un résultat qu'on ne saurait assez méditer : la nécessité de conciliation, je devrais dire de conciliation, entre toutes les branches de l'art.

Par moments même, l'on est tenté de proclamer que la toilette est supérieure à ses sœurs, l'architecture, la sculpture, la peinture. Celles-ci n'ont-elles pas épuisé — notre époque en fait la douloureuse expérience — l'arsenal des formes ; ne sont-elles pas condamnées à se répéter à perte de vue ? La toilette, au contraire, continue, chaque printemps, à nous surprendre, à nous charmer, parfois à nous stupéfier, par quelque invention nouvelle, témoignant d'une fécondité sans bornes. Plus d'une fois les femmes ont le droit de crier aux artistes : nous créons et vous copiez.

Telle était, à dès le siècle dernier, la conviction du coiffeur parisien Legros, l'auteur d'un traité célèbre, publié en 1768 et réimprimé quatre fois en quatre ans. Cet artiste, qui ouvrit une académie de coiffure, où l'on distribuait des médailles et décernait des diplômes, tout comme à l'Académie royale de peinture et de sculpture, recommandait instamment aux peintres de suivre ses leçons : pas un de leurs portraits, affirmait-il, ne représentait exactement l'arrangement des cheveux sur une tête à la mode. Chez Legros, non moins que dans les ateliers de l'Académie royale, l'on étudiait sur nature les démonstrations se faisaient sur des jeunes filles dotées de cheveux opulents.

Voici un autre axiome (toujours la géométrie ?) : la figure humaine étant la même sous toutes les latitudes, à certaines nuances près, le devoir strict des femmes ne les oblige-t-il pas à varier le plus possible l'enveloppe qui différencie une nation de l'autre ? Rendons-leur justice : l'histoire est là pour proclamer avec quel saint enthousiasme elles se sont acquittées de leur tâche.

Une troisième déduction — précieuse à retenir — découle de nos prémisses ; si la figure humaine, base des arts du dessin, a revêtu ainsi, à travers les âges et les continents, tant d'aspects divers, les arts eux-mêmes ne comporteraient-ils pas plus d'un idéal ?

II

En étudiant le rôle du costume au début des civilisations et à travers les âges, en recherchant comment naissent les modes, comment elles se transforment ou meurent, nous constatons que, d'un bout à l'autre de l'histoire, et de nos jours encore, chez les races les plus grossières, les plus primitives, de l'Amérique et de l'Océanie, bref, en tous temps et en tous lieux, le besoin de se parer

et de plaire forme l'essence de la toilette. Avant même de songer à construire sa hutte, l'Indien se tatoue, suspend à son cou des colliers de verroterie, orne sa chevelure de plumes. Dans ces accès de vanité enfantine, ce ne sera pas toujours le sexe faible qui détiendra le record de la coquetterie.

Mais remontons aux origines de la civilisation, telle que celle-ci s'est manifestée chez les peuples de l'Orient classique : Égyptiens, Hébreux, Assyriens ; des milliers de textes ou de monuments, soit sculptés, soit peints, nous font connaître la variété du costume chez ces nations encore dans l'enfance et sous ces climats où il semblait qu'un simple pagne dût suffire pour protéger le corps humain contre les intempéries. Et même nous nous heurtons, du premier choc, à une révélation inattendue : le costume n'a nullement procédé du simple au composé ; chaque progrès de la civilisation n'y a pas fatalement ajouté quelque colifichet, quelque raffinement. L'humanité ne s'est élevée que par degrés à la conception la plus nette et la plus rationnelle. La règle ici, c'est la contradiction ; aussi, renonçant à expliquer, faut-il nous borner à constater.

Comment se fait-il (pour ne citer qu'un exemple) que l'Asie, pays du soleil, antique berceau de l'humanité, se soit complu de tout temps aux vêtements, non seulement les plus somptueux, mais encore les plus lourds et les plus compliqués ? Et comment la Grèce, avec son climat relativement plus rude, s'est-elle contentée d'étoffes légères et flottant librement ? Ne serait-ce pas que l'éducation en pareille matière, ait plus de puissance que les instincts et les besoins.

Peu importe ; la loi invariable dans l'antiquité, c'est la fixité du costume. De longs siècles d'efforts et d'obstination ne paraissent pas de trop pour continuer une mode, avec les accessoires sans nombre qui la complètent. L'instabilité plus ou moins fébrile est inconnue à ces âges robustes.

Mais à quoi les femmes de l'antiquité pouvaient-elles employer leurs loisirs, du moment où elles n'avaient pas à s'enquérir de modes nouvelles ? (Une robe, en ces temps, durait toute la vie et se léguait aux enfants). — La vanité et la coquetterie, je le gage, n'y perdaient rien. (Seraient-elles, d'ailleurs, des conquêtes de l'ère moderne ?) Au temps des Parysatis comme à celui de Cléopâtre ou d'Agrippine, au temps d'Esther comme à celui d'Aspasie ou de Phryné, reines, femmes de patriarches, courtisanes, connaissaient des raffinements de parure ignorés même de notre fin de siècle.

À coup sûr, la Bruyère avait raison lorsqu'il se demandait « ce que deviendront les modes, quand le temps même aura disparu » et qu'il ajoutait : « La vertu seule, si peu à la mode, va au delà du temps ». Mais suis-je ici pour faire un cours de morale ?

III

Le costume égyptien ne nous arrêtera guère et pour cause ; c'est de l'archéologie pure, sans chance d'application pratique. Est-il vraisemblable que l'an de grâce 1902 y fasse quelque emprunt ? Ne jurons de rien : n'avons-nous pas assisté, il n'y a pas bien longtemps, à une épidémie de modes japonaises ?

Ce qu'il importe de retenir, c'est que les Égyptiennes cherchèrent, en vain, hélas ! à concilier et à fondre les éléments si disparates qui composaient leur accoutre-